

L'ENTRETIEN DU MOIS

**"EN GARDE..."
DANS LE MONDE ENTIER LE FRANÇAIS EST
LA LANGUE OFFICIELLE DE L'ESCRIME...**

- La France est le pays le plus médaillé de l'escrime...
- Maître d'armes... regard sur une carrière frayée à la pointe de l'épée...
- De l'héritage des trois mousquetaires... aux réalités d'un sport moderne et codifié...
- L'art de l'escrime tient moins aux "bottes secrètes" d'hier qu'à un entraînement et un mental sans faille...
- De "l'acier de Tolède" aux lames françaises actuelles...
- En club, à l'école... « l'escrime apporte aux enfants coordination, maîtrise de soi, rapidité de réflexion... »
- Propos à fleuret moucheté sur l'enfance et l'éducation d'aujourd'hui...

**M. Arnaud BELLANGER,
Maître d'armes,
répond à nos questions...**



« Dans l'escrime, j'apprécie en particulier cette vieille et bonne tradition d'aller saluer son adversaire au début et à la fin d'un combat. Cette éthique sportive apprend aux plus jeunes que l'adversaire n'est pas un ennemi, qu'on va le combattre dans les règles, avec fair-play. C'est ce que signifie cette salutation, comme celle que l'on adresse à l'arbitre pour marquer le respect de la règle et de la fonction de celui qui est chargé de l'appliquer. Il fait partie du match », nous a confié A. Bellanger.

Ses titres et références – escrimeur, maître d'armes, jeune retraité de la Marine Nationale – pourraient donner de ce presque quadragénaire une fausse image, pour qui aurait tendance à se fier à des idées et conceptions préconçues...

L'homme qui vous accueille avec dynamisme et convivialité respire un enthousiasme à la fois passionné et raisonné, et parle de son métier sportif avec le recul, la réflexion, l'analyse fine et fouillée d'un pédagogue.

Un métier... un sport... Bien plus en réalité : l'escrime et aussi tout un « monde » que les siècles ont façonné en un art et une tradition, presque une culture...

C'est cet ancien art de la guerre devenu discipline sportive à part entière, mais peu connue, dont Regard d'Espérance a souhaité ce mois donner à ses lecteurs un aperçu éclairé, et émaillé

de réflexions bien plus amples sur la société, les enfants, l'éducation, l'histoire, l'esprit sportif...

Arnaud Bellanger, escrimeur depuis l'enfance, fils d'un champion du monde d'escrime, enseignant de son art dans le Centre-Bretagne – et notamment à Carhaix – était l'interlocuteur idéal pour évoquer ce sport de vieille tradition française, où notre pays excelle depuis des générations.



■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« J'ai 38 ans, suis marié et père de deux enfants. Je suis donc « maître d'armes », ce qui est en fait une reconversion professionnelle, puisque j'ai été pendant un peu plus de 16 ans militaire de carrière dans la Marine Nationale. Je suis aussi fils de « maître d'armes », et de militaire, mon père ayant été cadre dans l'Armée de Terre. Ma famille est originaire de Bretagne, mais s'est installée dans la Sarthe après la guerre. Et en tant que militaire, j'ai beaucoup voyagé... »

Je pratique l'escrime depuis 33 ans, ayant pratiqué très jeune, et entraîne actuellement les clubs de Carhaix, de Pontivy et de Loudéac que j'ai créés, et en parallèle j'ai fondé la Fédération Polynésienne d'Escrime, dont je vais devenir cet été le directeur technique.

Dans 6 semaines, je vais quitter la Bretagne pour aller m'installer là-bas, où ma femme et mes enfants me rejoindront un peu plus tard. Mon épouse est enseignante de français et d'histoire-géographie au lycée St-Joseph de Lannion.

J'ai déjà vécu pendant deux ans en Polynésie, après avoir quitté la Marine, où j'étais « radio » au départ, pour finir ma carrière militaire dans tout ce qui est télécommunication, informatique...

J'y ai principalement fait de l'embarquement, voyageant beaucoup un peu partout dans le monde, et surtout en Outre-mer, ce qui m'a permis de découvrir la beauté de la Polynésie, bien que j'y aime encore davantage les gens et leur gentillesse que les paysages des atolls, des eaux turquoise, des lagons et des îles, au demeurant magnifiques. »

■ L'escrime est chez vous une tradition familiale, puisque votre père, Michel Bellanger, en a été l'un des champions français... Pourriez-vous nous retracer en quelques mots sa carrière ?

« Etant maître d'armes dans l'Armée de terre – c'était son métier – il a donc beaucoup pratiqué et beaucoup fait de compétition. Son parcours sportif est difficile à résumer car son palmarès est long ! Il a notamment été champion du monde en 1982, à Athènes.

Il pratique encore assidûment, étant entraîneur – et à un certain niveau – ce qui lui fait aujourd'hui 38 années de pratique de l'escrime en tant que maître d'armes...

Il entraîne actuellement la championne de France et vice-championne du monde des vétérans. »

■ Quel « héritage » vous a-t-il légué en ce domaine ? Que vous a-t-il appris de plus « précieux » pour votre propre pratique ?

« Mon père a été surpris de me voir embrasser la carrière de maître d'armes, en prenant ma retraite de militaire, car j'aurais pu choisir des métiers divers et variés, autrement plus rémunérateurs, mais c'était un choix fait par passion plus que par raison !

Et c'est précisément à lui que je dois en partie ce choix : il m'a surtout transmis sa propre passion, outre le domaine purement technique, bien sûr, j'échange aussi beaucoup avec mon père sur les aspects techniques de l'escrime...

Mais je crois que celui qui pratique n'importe quel sport avec passion transmettra quelque chose à d'autres. »

■ Vous faites vous-même de la compétition dans cette discipline ; voudriez-vous évoquer votre parcours et votre palmarès d'escrimeur ?

« J'ai fait de la compétition à très bon niveau quand j'étais plus jeune, mais les séquelles d'un très grave accident de la circulation survenu à 15 ans m'ont empêché de marcher pendant deux ans, ce qui a mis fin à cette « carrière ». A ces âges charnières, il est très difficile de revenir à un bon niveau après deux années d'interruption.

Un tel accident est une épreuve, et quand on est jeune, il est difficile après de se motiver pour les exigences et sacrifices que l'entraînement de haut niveau réclame.

J'ai donc opté pour un processus moins dur, en devenant entraîneur et arbitre. Cela m'intéressait, et – même si je n'aime pas dire ce genre de chose – étant assez doué, j'ai fait l'un et l'autre rapidement : dès mon premier poste dans la Marine – à Castelnaudary, ce qui est paradoxal pour un marin ! – j'ai entraîné le club local, à l'âge de 19 ans. »

■ Et quels seraient aujourd'hui vos « rêves », ou vos projets de compétiteur ?

« Je continue à faire de la compétition, partant du principe que pour donner l'envie à mes élèves, il faut donner l'exemple. En allant en compétition, je leur montre que même à bientôt 40 ans, on continue à « en vouloir », et que l'on va restituer en « tirant » (c'est le terme du métier pour dire « combattre ») ce qu'on a pu apprendre et faire en club. C'est le but, plus que d'essayer d'aller forcément décrocher des titres.

J'y vais quand je peux, c'est-à-dire quand mon emploi du temps de maître d'armes auprès de mes élèves me le permet. J'ai terminé 3^e et 4^e par équipe aux championnats d'Océanie, en novembre dernier, à Melbourne, en Australie...

A 38 ans, je suis actuellement à la fin de ma catégorie – les seniors – ce qui fait que je dois affronter des jeunes de 20 ans... Or, je n'ai plus 20 ans ! Et j'ai hâte au passage dans la catégorie des vétérans, l'an prochain, où je me retrouverai parmi les « jeunes » de la catégorie. J'y aurai « une carte à jouer », comme l'on dit... »

■ L'escrime renvoie la plupart d'entre nous à un imaginaire où se mêlent l'histoire et le romanesque : les romans et films de cape et d'épée, d'Artagnan et les trois mousquetaires... Percevez-vous encore aujourd'hui cette relation un peu « mythique » à l'escrime au sein du grand public ? Est-elle toujours aussi présente chez les enfants que vous rencontrez, plus particulièrement ?

« Oui, mais avec un décalage de génération : d'Artagnan, Zorro (etc.) sont davantage les « références » de ma génération, tandis que celles des plus jeunes, ce sont les héros de Star Wars et autres superproductions cinématographiques et télévisuelles.

Ce n'est pas forcément négatif, et j'utilise cet engouement, tout en expliquant bien que l'escrime n'a rien à voir avec « Star Wars » dans les règles et la pratique. Mais en février, j'ai fait un stage d'une journée pour des jeunes à Loudéac en utilisant des « sabres laser », répliques des armes du film que j'ai achetées aux Etats-Unis.

Cette journée d'initiation avait pour but d'attirer des jeunes en leur disant « venez essayer cela » et en leur montrant aussi en parallèle ce qu'est l'escrime... »

■ N'existe-t-il pas une grande différence entre cette part de rêve ou cette image populaire et la réalité de ce sport avec ses exigences ?

« Si, bien sûr, mais tous les enfants ont un jour pris un bâton pour jouer à Zorro ou autre, et cela continue !

Mais en escrime, quand ils se rendent compte qu'il y a réellement ce qu'on appelle la « touche » – c'est-à-dire qu'il ne s'agit plus seulement de jouer dans le jardin en tapant les bâtons l'un contre l'autre – s'installe un rapport physique à « l'arme », avec le réflexe de protection de soi... Et s'instaure la nécessité des règles sportives ; et cela va très vite : dans les cinq premières minutes après qu'on leur a mis en main les armes et fait enfilier l'équipement, vient une forme d'appréhension qui amène 99 % d'entre eux à ne plus faire n'importe quoi, à ne pas se jeter l'un sur l'autre, mais à se mettre naturellement en position de défense...

Puis après avoir reçu ou donné une touche, et avoir réalisé que cela ne fait pas mal, les choses se mettent en place presque « naturellement »... »

■ L'épée, l'escrime ont fait partie de la vie de nombre de personnes pendant des siècles... Et, au-delà de la pensée première de défense, que représentait cet « instrument », cette arme... et tout ce qui en faisait l'environnement ?

« Historiquement, pour autant qu'on puisse le savoir, une certaine forme d'escrime semble être apparue dans l'Egypte ancienne, puisque

des fresques retrouvées dans les pyramides montrent des hommes portant un masque grillagé et maniant une arme qui n'est manifestement pas destinée à tuer... Peut-être était-ce de l'entraînement ?

Ceci dit, j'aime à penser qu'hélas, dès que l'homme a pu mettre la main sur un objet pour taper sur son voisin – ce qui est malheureusement dans la nature humaine – l'escrime est née...

Au cours des siècles, les armes ont changé : le glaive romain n'a rien à voir avec l'épée des chevaliers en termes de finalité précise, d'utilisation, de maniement, sinon combattre, faire la guerre. Et l'épée de la Renaissance n'a rien à voir avec celle du chevalier...

C'est l'apparition du mousquet – de l'arme à feu – qui a transformé l'épée, arme de guerre, d'ailleurs réservée à la « noblesse d'épée », en une arme de sport démocratisée. »

■ Quels ont été, pour vous, les plus grands bretteurs de l'histoire ? Et aujourd'hui quels sont ceux qui vous semblent l'être ?

« Vu l'ancienneté de l'escrime, ils sont légion... Mais pour rester dans la période contemporaine – et bien que je ne sois personnellement pas très « fan », n'aimant guère « idolâtrer » des « stars » – je citerais celui qui demeure à mes yeux le plus grand fleurettiste du monde, le Français Christian d'Oriola, qui a remporté je ne sais combien de médailles olympiques au début du 20^e siècle... Et parmi les autres grands noms, Jean-François Lamour au sabre, que j'ai vu il y a peu, et dont l'épouse est présidente de la Fédération Française. Et actuellement l'escrimeuse Valentina Vezzali, une Italienne au palmarès extraordinaire, qui vient de prendre sa « retraite », à mon âge...

Mais, j'admirerais peut-être plus de grands entraîneurs, comme le maître François Bauer, que j'ai rencontré l'année dernière, et qui est actuellement l'entraîneur national de l'équipe russe : partout où il est passé, y compris dans des pays sans aucune tradition d'escrime, il a fait remporter des médailles olympiques ! Un homme d'une exigence extrême, d'un caractère particulier... Mais les grands entraîneurs sont souvent des gens de fort caractère.

J'ai ici un ami, le maître Dherbilly, conseiller technique de la région Bretagne, qui a été son adjoint, et m'a beaucoup appris en étant mon formateur quand j'ai passé mon deuxième diplôme d'Etat au sabre. »

■ Comment devient-on maître d'armes aujourd'hui ?

« Parlons de 2016 – car cela a beaucoup évolué : il existe deux diplômes dits « fédéraux », que fait passer la Fédération Française : l'animateur, qui aide le maître d'armes dans une salle, mais sans pouvoir enseigner contre rémunération. Puis au niveau supérieur, l'éducateur à une arme : fleuret, sabre ou épée. A ce niveau, on peut demander une « certification de qualification professionnelle », qui permet d'être rémunéré, mais pour un volume horaire relativement restreint.

Viennent ensuite trois diplômes d'Etat nationaux : le Brevet Professionnel de la Jeunesse, de l'Education physique et sportive – Escrime (le BPJEPS) ; puis le DEJEPS (Diplôme d'Etat) et enfin le DES-Escrime (Diplôme d'Etat Supérieur).

Il n'y a que 600 maîtres d'armes en France, et seulement 14 de formés chaque année. »

■ La France a longtemps compté parmi les toutes meilleures nations dans les compétitions d'escrime, ayant dans cette discipline une véritable tradition ancienne... Comment s'expliquent ces performances ?

« Les raisons de cette prééminence ancienne sont difficiles à expliquer. Car c'est vrai que la France obtient des résultats sans commune mesure avec le volume de sa pratique de l'escrime, ou – comme pour beaucoup de sports hormis les plus pratiqués et médiatisés – avec les investissements dont ce sport bénéficie. La France n'a qu'une petite fédération d'escrime, mais la formation y est excellente. Tous mes formateurs étaient d'anciens entraîneurs de l'équipe de France, anciens champions aux palmarès impressionnants. Nous avons la chance d'avoir cette culture, qui fait que des étrangers viennent se former en France, et que nos diplômés sont reconnus par tous les pays. Ils nous permettent d'enseigner l'escrime partout dans le monde, étant considérés comme les meilleurs... »

Il existe des « Ecoles » d'escrime, anciennes et connues : l'Ecole italienne ; l'Ecole hongroise à une époque, l'Ecole française... »

■ Qu'en est-il aujourd'hui de cette tradition d'excellence ?

« Elle se maintient. Les JO de Londres où, pour la première fois en 50 ans, la France n'avait obtenu aucune médaille, ont eu l'impact d'un électrochoc dans le petit monde de l'escrime française, et un impact automatique sur le nombre de nouveaux licenciés... »

Si bien que depuis 18 mois, on observe au contraire plus qu'un retour à la suprématie française, qui devrait, sauf accident majeur, se traduire par une moisson de médailles aux prochains JO de Rio de Janeiro.

De mémoire, 7 des 8 dernières coupes du monde pré-olympiques d'escrime ont été remportées, par 5 Français différents...

L'escrime reste donc le premier sport olympique français en termes de médailles. Et nous avons aussi la chance que le français soit la langue officielle de l'escrime dans le monde. J'ai entendu des Australiens dire, en Australie : « En garde ! Prêt ! Allez ! »... C'est étonnant !

Malheureusement la FFE ne compte que 60 000 licenciés. Beaucoup de gens pensent que c'est un sport réservé à une certaine élite, une certaine catégorie socioprofessionnelle, et ne vont donc pas « naturellement » vers lui... Il ne s'est guère démocratisé, n'est pas très médiatisé, et c'est là un peu mon « combat » : le faire connaître, et le faire pratiquer par le plus grand nombre...

Mais ce sport est difficile à médiatiser en raison de sa rapidité. Un « combat » va très vite... »

■ L'on est effectivement plus que stupéfait, lorsqu'on assiste à des « combats », de l'extrême rapidité des « coups » ou « passes d'armes » : les spectateurs ne parviennent même pas à voir, parfois, tous les enchaînements, et les affrontements sont d'une brièveté étonnante...

« Oui... Et à cela s'ajoute le fait que, pour deux des trois armes, existe ce que l'on appelle une convention, un principe de priorité dans l'attaque et la « touche », si bien que l'on voit les lumières s'allumer, mais sans savoir ce qui s'est passé. C'est compliqué à comprendre pour le grand public. L'on va essayer de mettre en place des « ralentis fluo » pour mieux voir les actions...

Cette vitesse a elle-même augmenté, comme dans la plupart des sports, d'ailleurs. Les athlètes sont mieux préparés, l'entraînement est plus rigoureux, la technique s'est « professionnalisée »... Même si, en escrime, on parle de semi-professionnalisme, car on ne peut pas en vivre. »

■ Exige-t-il, idéalement, des qualités ou capacités physiques et mentales particulières ?

« C'est un sport où la pression mentale est très forte, un sport technique, stratégique, où il faut beaucoup réfléchir, en partie comme un jeu d'échecs : réfléchir à ce que je veux faire, coordonner mes enchaînements et en temps réel, immédiat, adapter tout cela à ce que fait mon adversaire...

Il faut mettre en place une tactique pour attirer l'autre dans un « piège », des situations que j'aurais élaborées, anticipées... L'attaque directe, frontale est très rare ! On essaie bien sûr de connaître, d'étudier son adversaire avant le combat. Comme aux échecs, on doit travailler sur plusieurs coups d'avance...

Ceci dit, l'engagement est extrêmement rapide, explosif, ce qui exige énormément de réactivité, de réflexes, d'automatismes qui s'acquièrent dans le travail, un entraînement régulier et constant.

Un combat dure trois minutes pour cinq touches, mais le chronomètre est arrêté à chaque interruption de l'engagement, pour se remettre en garde... Ce sont trois minutes de combat pur.

Ce n'est donc pas un sport de fond. L'action est très brève. Elle se fait même souvent en apnée... Il faut pouvoir libérer soudainement une énergie que l'on a retenue et maîtrisée pendant longtemps auparavant, tout en sachant durer, car une compétition s'étale généralement sur toute une journée. La fatigue mentale est donc souvent plus importante que la fatigue physique. La libération d'énergie est telle que c'est un sport où l'on crie beaucoup, comme le remarquent les spectateurs.

Mais il faut aussi se reconcentrer tout de suite, pour l'engagement suivant. On travaille beaucoup en amont sur le souffle, les techniques de concentration, de contrôle des émotions...

Physiquement, les grands peuvent être avantagés à cause de leur allonge supérieure, mais un petit gabarit peut compenser par une vivacité, une tonicité et une explosivité plus grandes. J'étais très petit à l'époque où je « tournais » vraiment bien...

Il n'y a pas de morphologie type. Le caractère compte beaucoup ! »

■ Voudriez-vous expliquer quelque peu l'entraînement qu'exige l'escrime pour un bon compétiteur ? Est-il astreint aux mêmes rigueurs et « privations » que d'autres sportifs de haut niveau ?

« Oui, du moins pour ce haut niveau. Il faut acquérir à la fois ce fond et cette explosivité dont nous avons parlé, donc ne pas devenir un « bodybuilder » à la musculature lourde et trop lente. La musculature doit garder une grande élasticité. Nous sommes donc dans un travail un peu intermédiaire...

Mon avis – que tous ne partageront pas – est que 80 % de notre sport est fait de technique, à cause de son extrême rapidité, et de mental. Il faut donc une très grande rigueur et énormément de répétition ; un entraînement permanent. Comme pour le tir sportif, si vous arrêtez de tirer pendant trois semaines, vos performances baissent,

et il faut un gros travail pour revenir à niveau.

Enfin, on peut s'entraîner un peu seul, mais il faut surtout travailler avec plusieurs adversaires, différents, pour tester ses propres options, et avoir le regard extérieur du maître pour détecter les défauts. Il faut essayer de lisser ses défauts, et de travailler sur ses qualités... »

■ Quelles sont les diverses spécialités ou variantes de l'escrime ?

« Ce sont les trois armes : le fleuret, l'épée, le sabre. Deux armes dites d'estoc, la touche se faisant avec la pointe de l'arme pour le fleuret et l'épée ; et une arme de tranchant, le sabre.

Le poids de l'arme diffère, de même que la zone de touche : tronc uniquement pour le fleuret, avec ce principe de convention de priorité que nous avons évoqué. L'épée, c'est du duel pur : on touche des pieds à la tête, sans priorité : le premier qui touche a gagné. Au sabre, on touche avec le tranchant, la pointe et le contre-tranchant, sur la partie supérieure du corps, au-dessus de la ceinture, avec également un principe de priorité... »

■ Quelles évolutions cette discipline a-t-elle connues au fil des siècles ?

« La principale a été le passage à une codification : auparavant, l'escrime c'était la guerre. On apprenait à tuer. Ensuite, c'est devenu un sport, qu'il a fallu réglementer, comme tout sport.

A ce que l'on sait, ce sont les Italiens qui ont commencé ce travail...

Cela mis à part, les évolutions ont concerné les différents types d'armes. Elles ont encore évolué ces 20 dernières années, depuis un malheureux accident survenu en demi-finale de championnats du monde où un Russe est mort parce que la lame de son adversaire s'était brisée en biseau et a traversé sa cote de Kevlar. Nos vêtements de protection sont faits dans la même matière que celle des gilets pare-balles...

L'évolution a souvent été de sécuriser, voire de sursécuriser ce sport, mais qui reste un sport de combat... »

■ Qu'y a-t-il de commun entre le maître d'armes d'hier et celui d'aujourd'hui ?

« Les maîtres d'armes d'autrefois passaient par un très long processus, qui résultait d'abord d'une cooptation, suivie de trois années de formation auprès d'un maître – à Paris pour la France. Il fallait apprendre tous les aspects du métier : les « bottes », toutes les règles de l'art, sa « culture »...

Une différence est que 95 % des maîtres d'armes étaient jusqu'assez récemment des militaires. L'escrime était une activité, puis un sport, militaires. Mais avec la professionnalisation de l'Armée et les restrictions budgétaires, la formation à l'escrime a diminué au sein de l'Armée...

Aujourd'hui, l'on est passé à un système véritablement associatif où les maîtres d'armes sont des salariés, des professionnels soumis au code du sport et du travail... Ce qui transforme les associations en vraies TPE, d'ailleurs, dont la gestion est parfois compliquée.

L'esprit du bénévolat y perd aussi parfois de sa vitalité, de son engagement... »

■ L'escrime a-t-elle gardé une certaine tradition ou un « folklore » hérité de sa longue histoire ?

« Les termes sont anciens et n'ont pas changé. Le sport évolue, mais plus dans la réglementation et les détails, le matériel, que dans ses fondamentaux.

J'y apprécie en particulier cette vieille et bonne tradition d'aller saluer son adversaire au début et à la fin d'un combat. Cette éthique sportive apprend aux plus jeunes que l'adversaire n'est pas un ennemi, qu'on va le combattre dans les règles, avec fair-play. C'est ce que signifie cette salutation, comme celle que l'on adresse à l'arbitre pour marquer le respect de la règle et de la fonction de celui qui est chargé de l'appliquer. Il fait partie du match.

A l'école de Motreff, où j'ai actuellement deux très bons groupes d'élèves dans le cadre scolaire, chacun passe par l'arbitrage pour apprendre en situation ce que c'est que d'être arbitre. Cela change ensuite le regard du joueur sur l'arbitrage et ses difficultés... »

■ Cela demeure un « combat » à l'épée, au sabre ou au fleuret, qui – même moucheté – reste une arme... N'est-ce pas parfois un sport dangereux ? Quelle discipline, quelles valeurs morales sont indispensables pour les posséder, les utiliser ?

« Très sincèrement, ce sport n'est pas dangereux. Je dis souvent aux enfants : un simple crayon peut devenir une arme, si j'en frappe le corps de mon voisin, ou rester ce qu'il est, un outil, si je ne l'utilise que pour écrire...

Tout est donc question de la façon dont on utilise l'objet.

Le fleuret – ou l'épée, le sabre – est une arme, mais si je respecte les règles de sécurité, et l'adversaire, il n'y aura pas de problème. Et

il faut beaucoup expliquer, notamment aux enfants, le pourquoi de ces règles.

Il arrive qu'une touche au bras fasse un peu mal et provoque un « bleu », mais pas plus que dans beaucoup d'autres sports... »

■ **On parlait autrefois de « l'acier de Tolède », et une lame estampillée de ce nom était synonyme d'excellence... Y a-t-il d'autres lieux ou artisans qui aient eu, ou ont encore, une telle aura et la fabrication de ces épées, sabres et fleurets a-t-elle conservé un savoir-faire issu d'une vieille tradition manufacturière ?**

« Il ne reste que six forges dans le monde qui fabriquent des armes d'escrime, et les meilleures armes sont françaises.

Les armes sont de qualités diverses, et les qualités d'acier varient aussi selon les armes. Car tout cela est très normé. Il arrive inévitablement que les armes cassent. La norme est qu'elles ne doivent jamais casser en biseau, mais d'équerre. La lame doit avoir une élasticité bien précise. Le cahier des charges est très strict... Cela exige un très grand savoir-faire. Et la meilleure forge au monde est « Blaise-Frères », en France. Ils exportent partout dans le monde, et leur carnet de commandes est plein 18 mois à l'avance. J'avais amené 10 de leurs lames avec moi en Australie. Elles sont toutes parties en 10 minutes!...

Une deuxième forge en France – d'Artagnan – est plus spécialisée dans la reproduction d'armes blanches historiques, ou la fabrication de sabres de parade pour l'Armée... »

Elles sont toutes deux dans un très ancien bassin de tradition armurière et coutelière, situé dans le Forez.

Il existe des forges semblables en Angleterre, en Allemagne, en Ukraine. Les Russes ont arrêté leur production. Les Chinois s'y mettent...

Je pense que Tolède doit être aujourd'hui plus orientée vers les armes d'apparat et de collection.

Un très bon fleuret d'escrime coûte environ 150 €, une épée autour de 200 €... Mais en Australie, la lame, française, seule, vaut 250 dollars. »

■ **Vous enseignez l'escrime en club, mais aussi dans les écoles, comme activité de découverte... Quelles sont les réactions des enfants ?**

« Elles sont assez variables. Quelques-uns connaissent un peu l'escrime. D'autres en ont vu un peu à la télévision... »

En école primaire, certains n'ont pas envie de s'y essayer, par peur de se faire mal, surtout parmi les filles. Puis, elles se prennent au jeu ensuite, et deviennent même souvent rapidement meilleures à ces âges-là, parce qu'elles sont souvent plus posées, plus réfléchies que les garçons, qui sont plus brusques... Or, c'est un sport où l'on ne peut être ni brusque ni brute.

Jusqu'à un âge où, après la puberté, le physique entre en jeu, les filles peuvent donc combattre les garçons, et les battre assez souvent. »

■ **Quels aspects les attirent le plus ?**

« Pour les garçons, c'est le combat... Pour les filles, c'est partagé : elles aiment souvent l'arbitrage, mais certaines aiment aussi la confrontation.

Mais généralement, les enfants se prennent vite au jeu. C'est un type de sport auquel on adhère rapidement ou que l'on abandonne tout aussi vite. Et cela se voit à l'énergie que l'enfant y met... »

Mais tout est aussi dans la manière dont l'adulte s'y prend pour enseigner l'escrime. S'il y met du dynamisme, de l'énergie, de l'exemplarité, on l'insuffle aux enfants. Et il se crée également une dynamique dans l'école. On les implique dans le processus, et ils s'y impliquent alors vraiment eux-mêmes. On les rend participants du projet... »

■ **Et quelles sont les réactions des parents ?**

« En ce qui concerne le sport scolaire, je ne sais pas puisque ce sont les enseignants qui ont contact avec eux. Mais je sais que – pour reprendre l'exemple de Motreff, les enfants en parlent beaucoup à la maison... »

En club, on a de tout : depuis les parents qui voudraient être sur la piste auprès de la place des enfants, jusqu'aux parents qui nous disent ne pas vouloir que l'on donne à leur enfant l'esprit de compétition... Ce qui est tellement dans l'air du temps !

De toute façon, ils seront confrontés à des formes de « compétition » tout au long de leur vie... donc tout est dans la pédagogie, la manière de la leur enseigner et faire vivre !

Et je dis toujours à tous qu'ils ne sont pas là pour gagner mais pour apprendre. Je n'ai pas vocation à faire d'eux tous des escrimeurs, mais je leur dis de faire du sport, car les enfants sont beaucoup trop devant les écrans, avec les tablettes, les jeux vidéos... »

Mais la réussite passe aussi – et il faudrait malheureusement en parler longtemps – par l'éducation reçue à la maison : les enfants auxquels on a appris des points de repère, des règles, s'adaptent facilement... Ceux qui n'ont pas eu de règles à la maison ont plus de mal à en avoir ailleurs, à l'école, en sport... »

■ **En 2016, que peut apporter l'escrime à un jeune, et à un moins jeune ? Est-ce une école de vie ?**

« Tous les sports sont une école. En escrime nous avons globalement un public qui a reçu, précisément, une certaine éducation... »

Mais à tous, il apporte coordination, réflexion, rigueur, maîtrise de soi, maîtrise de son corps, capacité et rapidité de décision... »

Et on se rend souvent compte que les bons escrimeurs sont aussi généralement de bons élèves. »

■ **Vous dirigez aussi une petite entreprise de confection de vêtements spécialisés... Voudriez-vous en dire également quelques mots ?**

« L'idée m'en est venue en créant le club de Loudéac : il fallait du matériel, et connaissant très bien le milieu de l'escrime, j'ai cherché à proposer du bon matériel à bon prix, ce qui est très important pour lancer une telle activité dans un lieu où elle est inconnue... »

Dormant peu et parlant l'anglais, j'ai recherché sur Internet toutes les adresses des grossistes, remontant ainsi toutes les filières d'approvisionnement. Puis, j'ai contacté ces grossistes partout dans le monde, et j'ai constaté la différence entre le prix de gros et celui au détail... !

Je n'avais pas alors dans l'idée de créer ma petite affaire, mais j'ai acheté du matériel pour le club, et transmis l'information à d'autres petits clubs... »

Puis, mon grossiste ayant fini par refuser de vendre aux particuliers, j'ai lancé l'affaire avec un ami entrepreneur, l'année dernière, en avril : « B Fencing » ; B pour Bellanger, mais lu en anglais cela donne « Be Fencing », ce qui signifie « être escrime », « être escrimeur » : un petit clin d'œil marketing. Je vends absolument tout le matériel d'escrime, sous ma propre marque. »

■ **Comment cette petite société fonctionne-t-elle ?**

« Je fais tout moi-même, ce qui prend un temps fou et réclame une énergie folle... »

Mais en un an, nous sommes en passe de devenir le 5^e fournisseur français. Nous commençons aussi à avoir des demandes de l'étranger : Belgique, Suisse... »

Le milieu de l'escrime est petit, et l'information s'y propage vite. Or, nous avons la chance d'avoir du matériel de qualité, aux normes françaises, et à des prix plus que compétitifs, 50 % moins cher sur certains produits. Etant maître d'armes, je connais le matériel et puis dire à mes clients que j'ai moi-même testé le matériel que je vends.

Mais mon but n'est pas de gagner de l'argent. Ma démarche n'est pas premièrement commerciale, elle est de proposer à des passionnés le meilleur matériel au meilleur prix, toujours dans l'objectif de démocratiser ce sport. Et ce que je parviendrai à en retirer financièrement me servira pour ma retraite, car le salaire de maître d'armes est assez maigre... »

Mon souhait est de voir les gens dépasser cette image qui colle à l'escrime, un peu comme au golf : celle d'un sport réservé à une certaine élite.

C'est un sport « riche », mais intellectuellement, humainement, physiquement, techniquement. Il n'y a pas de barrière, ni filtre, ni âge... »

■ **Quelques mots sur le club de Carhaix ?**

« Il a été relancé en 2014, par Fabrice Le Ny – son président – et moi-même. La difficulté à Carhaix est d'obtenir des créneaux horaires dans les salles de sports, ce qui limite les possibilités de séances. Nous en avons deux par semaine actuellement, le mercredi et le samedi soir. Mais cela devrait s'améliorer pour la prochaine saison.

Nous avons eu deux champions départementaux l'an dernier, trois cette année, et six ou sept podiums... Ce qui est bien. Et le club grandit. Nous sommes maintenant une vingtaine.

Je vais donc partir pour la Polynésie organiser la Fédération d'escrime, et former les cadres du Pacifique Sud. J'y vais pour au moins 4 ans sans doute... Mais la relève sera assurée par un ami, ici comme pour la suite de ma petite société B Fencing.

Je garde ma maison à Loguivy-Plougras. J'ai vécu un peu partout, y compris dans des grandes villes... mais j'aime la ruralité.

Et nous avons été extraordinairement bien accueillis ici – ce que je ne pourrais pas dire de certains autres lieux – et je préfère mille fois travailler dans une petite école en milieu rural, plutôt qu'en ville, où les enfants – même ici en Bretagne – ont une mentalité souvent déplorable : tout leur est dû... »

Ici, les enfants ont souvent encore reçu une éducation, et sont reconnaissants de ce qu'on leur apporte.

Et je retrouve en Polynésie ce respect de l'autre, que nous trouvons ici... Ceci dit sans idéaliser, ni généraliser, pas plus pour là-bas que pour ici ! »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)